

Quelques minutes après, Ernest Arnaud traversait au grand trot allongé les beaux bois de Ville d'Avray éclairés par la lune. En sa qualité de chasseur à cheval, il n'était pas fort porté à la rêverie : il ne goûtait que médiocrement le charme de la solitude au sein des paysages mélancoliques et il eût cru faire trop d'honneur aux étoiles en leur comparant les yeux de mademoiselle Duriez. Il ne ralentit donc pas une seule fois son allure avant d'avoir atteint Versailles : il ne poussa aucun soupir et ne leva pas les yeux vers l'astre des nuits ; mais il songea que Gabrielle était la jeune fille la plus naturelle et la plus jolie qu'il eût rencontrée, qu'elle était aussi la plus spirituelle et sans doute la meilleure, et que si le capitaine Arnaud se mariait jamais, il n'épouserait nulle autre qu'elle.

— Qui aurait cru, se disait-il en riant que ce gros Emile, l'homme le plus lourd de toute la cavalerie légère, pouvait avoir à la maison une si délicieuse petite sœur ?

— Elle n'est certainement pas coquette, pensait-il encore : c'était donc sans qu'elle y songeât que ses regards se tournaient ainsi vers moi si tristes quand je racontais nos dangers, et si brillants au récit de quelque amusante aventure. Vive Dieu ! comme elle est charmante quand elle rit !... Un vrai petit oiseau, tant elle semble douce et joyeuse... Et du reste elle en a la voix,

La gaieté gracieuse entraînant de Gabrielle, avait fait une grande impression sur l'insouciant officier, qui portait cette devise : " Qu'importe " gravée à la poignée de son sabre.

Cette gaieté pouvait devenir un peu folle quand la jeune fille se laissait aller à toute la vivacité de sa nature. C'était un trait de caractère contre lequel ses parents avaient dû la mettre en garde, et qui faisait parfois, non sans quelque raison, frissonner madame Duriez. Gabrielle avait eu de la peine à comprendre que, dans le monde, les paroles, les mouvements ne doivent point être spontanés ; elle avait été terrifiée d'apprendre qu'on pourrait la croire étourdie ou coquette. Ce dernier abjectif, dont elle ne saisissait pas la portée, ne faisait naître dans son esprit que l'idée de toilettes extravagantes ou recherchées : mais, tel qu'elle l'entendait, elle ne souhaitait pas qu'on le lui appliquât. Elle n'était pas timide, mais naturellement réservée, et tout enfant possédait déjà à un haut degré le sentiment de la dignité féminine : ces dernières dispositions venaient en aide aux efforts qu'elle devait faire pour tenir en bride son esprit prompt et fantasque. Elle y réussissait généralement : en entrant dans un salon, elle savait adopter cette impassabilité souriante, uniforme moral des femmes bien élevées ; mais cela lui avait semblé tout d'abord un peu dur. — Les messieurs, disait-elle, après son premier bal, nous laissent la variété des toilettes, les fleurs et les rubans ; mais ce vilain habit noir, qu'ils semblent modestement garder pour eux, ils le font prendre à nos pauvres âmes.

Aussi, Gabrielle Duriez n'aimait pas le monde. Ce qu'elle aimait, c'était la maison de ses parents qu'elle pouvait parcourir depuis le haut jusqu'en bas. Elle ne savait pas, du reste, ce que c'est qu'un appartement parisien, car M. Duriez avait tout un hôtel, dont une partie était occupée par ses bureaux, rue des Petites-Ecuries. A la campagne, elle était plus libre encore, bien que Montretout fût loin d'être pour elle un séjour idéal ; quant aux endroits de bains, tels que Biarritz ou Trouville, elle les avait en profonde horreur. Cependant, partout où se trouvait sa famille, elle y était heureuse ;

là, en dépit des gronderies maternelles, qui ne l'effrayaient guère, et des taquineries d'Emile, qui la fâchaient et la ravissaient, elle pouvait rire de tout son cœur, et donner libre cours à l'ardeur de ses idées et à la tendresse de ses sentiments. Elle pouvait dire sans crainte tout ce qui lui passait par la tête : c'était le poème charmant de la jeunesse, de l'enthousiasme et de la bonté, mais ceci, Gabrielle ne s'en doutait pas.

Cette année-ci pourtant, depuis qu'elle avait quitté Paris, un changement avait paru se produire dans le caractère de la jeune fille. Elle était moins animée, ne tourmentait pas sa mère pour que celle-ci la laissât galoper dans les bois avec Emile, et n'essayait pas d'entreprendre tout l'ouvrage du jardinier, elle ne ramenait pas trop de mendiants à la maison, et ne collait pas son joli minois contre les vitres des bibliothèques en poussant de terribles soupirs qui semblaient devoir les briser. Au contraire, événement véritablement remarquable : il lui arriva quelquefois, ayant dans les mains un livre nouveau, de l'y oublier, et de rester des quarts d'heure entiers avant d'en tourner un feuillet.

Gabrielle ne rend bien heureuse, dit confidentiellement madame Duriez à son mari ; elle devient tout à fait raisonnable et posée. Je crois que je suis parvenue à mettre un peu de plomb dans cette petite tête folle.

— Du plomb, est-ce tellement nécessaire, à dix-huit ans ? Elle a été bien tranquille dernièrement, c'est vrai. Ne serait-elle pas malade ?

— Malade, quelle idée ! Ah ! si elle commence à m'écouter, monsieur Duriez, il est certain que ce n'est pas votre faute : vous êtes pour cette enfant d'une faiblesse déplorable ; vous riez le premier lorsque je la reprends.

Le coupable courba le front et ne répondit pas, mais le lendemain il observa sa fille, en voyant ses joues roses et l'expression heureuse de ses beaux yeux, il ne put conserver la moindre inquiétude.

Hélas ! les grains de plomb dont madame Duriez constatait le poids avec tant de satisfaction étaient des fusées d'artifice, qui partirent en pétillant à la première étincelle.

Les visites de la marquise et de son neveu avaient dissipé l'impression un peu triste que Gabrielle avait gardée de certaine rencontre sur un escalier de la rue de Grenelle-Saint-Germain. La jeune fille (pour employer une expression juste, sinon élégante), sentait quelque chose dans l'air ; et ce quelque chose ne l'inquiétait pas, au contraire, elle le respirait avec une curiosité joyeuse. D'ailleurs, elle ne s'abandonnait pas volontiers aux sentiments vagues, à la mélancolie, qu'elle trouvait parfaitement ridicules. Toute candide, toute jeune qu'elle fût, elle se rendait bien compte de ce qui se passait dans son cœur : seulement elle ne jugeait pas à propos d'y regarder de trop près.

La gaieté franche et sympathique d'Ernest Arnaud mit au dehors tout l'entrain qui était en elle. La familiarité cordiale avec laquelle ses parents et son frère traitèrent le jeune capitaine fit qu'elle ne put elle-même voir dans celui-ci un étranger. Elle s'étonna ensuite de lui avoir parlé dès le premier moment, sans plus d'embarras qu'à Emile. Dieu merci, elle n'était pas assez fine logicienne pour savoir qu'aux yeux d'une femme qui aime, il n'existe qu'un seul homme, celui dont l'image est gravée au fond de son âme.

Elle fut, pendant toute la soirée, étincelante d'esprit, d'espièglerie mutine ; elle s'amusa de tout : des saillies de leur hôte, de ses propres fautes au billard, surtout de